

Anais Cros
Les LUNES
de SANG



Inconditionnelle de Sherlock Holmes, **Anaïs Cros** se devait de lui rendre hommage dans son premier roman, en créant son double de fantasy. Survivante d'études de psychologie, elle s'intéresse forcément à l'âme des personnages, mais aussi au cinéma, aux chats et à la musique de Chopin. A 28 ans, elle est rédactrice pour des magazines de loisirs créatifs le jour et auteure en quête d'idées la nuit. Elle se consacre ainsi à explorer l'univers des Lunes de Sang, mais aussi à en créer de nouveaux. En attendant la suite...

ANAÏS CROS

LES LUNES DE SANG

**ÉDITIONS
LOKOMODO**

Collection dirigée par Peggy Van Peteghem

Ce roman a été publié aux
éditions Nestiveqnen en 2006.
La présente édition a été remaniée par l'auteur.

Couverture réalisée par :
Michel Borderie

Mise en page intérieure :
Thomas Riquet

© Éditions Lokomodo / Asgard, SARL., Triel, 2011
4 impasse du Nord 78510 Triel-sur-Seine

ISBN : 978-2-35900-025-2
Dépôt légal : Mars 2011

A Brice

Livre I

Lunargent

1

La guerre des Vingt Lunes, opposant les Cités Indépendantes réunies sous la bannière d'Arthonias à l'alliance entre Roseraie et le royaume de Mortelune, prit fin au printemps de l'année 1882 du calendrier mortelunien, après avoir duré plus de dix cycles. Le massacre d'une grande partie de leurs troupes dans les montagnes Oulanes contraignit les Cités Indépendantes à admettre leur défaite et, suite aux accords de paix signés à Roseraie, les soldats volontaires furent renvoyés chez eux, tandis que les professionnels se voyaient confier la délicate mission de rendre les honneurs aux nombreux morts et d'apporter leur assistance aux peuples touchés par les combats.

Cependant, je faisais partie des volontaires et, après avoir aidé autant qu'il m'était possible en tant que médecin, je fus libéré de mes devoirs militaires comme la plupart des nains qui avaient choisi de venir en aide au royaume de Mortelune dans cette guerre. Cela me fut un profond soulagement, car ces combats m'avaient apporté bien plus de misère que de gloire, bien plus de remords que de souvenirs grandioses. En vérité, j'y avais tout perdu en dehors de la vie. Cela m'avait détaché de toute contrainte matérielle et je décidai donc de suivre

quelques camarades qui regagnaient ce grand déversoir que constitue Lunargent, la cité royale de Mortelune. Nous passâmes les remparts aux alentours du 15 doucelune.

Je me souviens encore parfaitement de ce jour. L'été était déjà très proche et il faisait une température étouffante dans la cité, à l'intérieur de laquelle la brise ne pouvait circuler tant les rues sont étroites. Je me rappelle avoir été comme happé par l'activité débordante de Lunargent. Nous autres nains avons pour habitude de construire des cités calmes et feutrées, bien protégées sous les rochers, où chacun vaque à ses occupations paisiblement. Nous ne sommes pas amateurs du bruit et de l'agitation. Y plonger m'aurait sans doute été un choc très brutal si je n'étais pas juste sorti d'une guerre dont les souvenirs, fracas de la ferraille et hurlements des combattants, faisaient passer le vacarme des rues lunargentines pour une douce musique. Cela ne m'empêcha pas d'être impressionné.

Mes camarades se séparèrent, non sans se faire cette promesse absurde des gens qui se séparent à jamais, celle de se revoir bientôt. Je restai avec l'un d'entre eux, un elfe surnommé Finœil en raison de son incroyable habileté au tir. Comme tous les elfes, il refusait de nous donner son véritable nom, ne voulant pas salir sa langue maternelle en l'offrant à nos oreilles. Par ailleurs, il affirmait que son surnom lui convenait parfaitement et les autres soldats du bataillon, dont il était le seul elfe, avaient fini par en prendre leur parti. Finœil et moi nous étions bien entendu dès le début de la guerre et, sans être réellement amis au point de tout nous dire, nous avons développé une camaraderie plus profonde que celle qui lie habituellement les soldats. J'appréciais sa gaieté et son insouciance, et je crois qu'il aimait ma calme retenue. En outre nous partagions un grand nombre de convictions politiques et surtout certains desseins dans ce domaine.

Toujours est-il que sur le chemin du retour il m'avait fort gentiment proposé d'habiter quelque temps chez lui et de l'aider à faire tourner son petit commerce. Finœil était apothicaire, spécialiste des plantes comme beaucoup d'elfes, et comme je prisais fort son domaine et sa compagnie, j'acceptai bien volontiers. Et ainsi, arrivés à Lunargent, nous gagnâmes sa petite boutique qu'il avait laissée à la surveillance de quelques lutins pendant son absence. J'aurais pu m'étonner qu'il fasse confiance à des créatures aussi inconstantes et infidèles que les lutins, mais je savais qu'il existait quelque pacte secret entre la race des elfes et celle des lutins, et que ces derniers ne trahissaient jamais ceux qu'ils considéraient comme leurs frères.

Les deux premières semaines de notre cohabitation se passèrent plutôt agréablement, mais un cycle n'était pas achevé que je me sentais déjà las de dépendre ainsi de quelqu'un. Par ailleurs, Finœil ne me fit jamais une réflexion déplacée, mais il sut me faire comprendre que je commençais à être de trop le soir où il me demanda de passer la nuit dehors afin de pouvoir recevoir d'autres elfes et parler sa langue maternelle sans risquer d'être surpris. Je n'émis pas la moindre protestation, mais résolus, en savourant une bière dans la meilleure taverne du quartier de la Lune Rousse, de quitter bientôt mon ami. On m'avait considéré comme un bon médecin parmi mon peuple et je savais qu'il y avait suffisamment de nains à Lunargent pour que je puisse me constituer une petite clientèle. Ne me restait plus qu'à trouver un logement. Ce dernier point s'avéra beaucoup plus délicat que celui de trouver du travail.

Malgré l'aide de Finœil qui, sans me jeter dehors, me soutenait dans mes démarches, je fus incapable de trouver un logement adapté à la taille plutôt maigre de ma bourse et à mes exigences relativement élevées. Le

seul appartement que l'on me conseilla se trouvait dans le quartier de la Lune Noire, à des lieues du quartier des Lunes Jumelles où vivaient la plupart des nains de Lunargent. Tout cela sans compter que le quartier de la Lune Noire était de tous les quartiers de la cité le moins fréquentable et le plus dangereux. Je commençais à désespérer, même si Finœil m'assurait que je resterais le bienvenu chez lui aussi longtemps que je le souhaiterais, lorsqu'un providentiel hasard, ou peut-être le destin, me fit faire une rencontre qui allait changer la donne, comme disent les joueurs de cartes.

Finœil était parti depuis deux jours à la campagne pour renouveler ses stocks de simples et m'avait laissé le soin de faire tourner sa petite boutique. Fort heureusement, j'avais de bonnes notions de botanique et un certain sens des affaires, si bien que cela ne me posa guère de problème. Et en deux jours, je pris si bien l'habitude du travail et des allées et venues des gens que je levai à peine les yeux de mon livre lorsqu'un énième client se présenta ce matin du 12 dorelune de l'année 1882.

Un moment, la silhouette à la périphérie de mon regard farfouilla dans les étagères et sur les tables, mais comme elle ne paraissait pas arriver à se décider, je finis par lever les yeux. Mon client indécis était un homme à en juger par sa tournure. Cependant, il avait la taille fine et légère des elfes et, ce qui ne manqua pas de me frapper, la pâleur d'un lunaire. Intrigué, je posai mon livre, quittai mon tabouret derrière le comptoir et le rejoignis. Il faisait plus d'une fois et demie ma hauteur et ne daigna pas baisser les yeux vers moi, plongé dans l'examen des étiquettes sur les différents flacons d'huile que proposait Finœil. Décidé à rester poli malgré cette indélicatesse, je toussotai en espérant ne pas avoir affaire à un de ces marauds qui définissent la race des nains comme la plus basse et la plus vile

de toutes. Enfin, il orienta son regard vers moi, l'air indéchiffrable. Je pris mon air le plus engageant.

— Puis-je vous aider, messire ? demandai-je amicalement.

Il haussa les sourcils, puis un sourire passa sur ses lèvres comme il me détaillait rapidement de la tête aux pieds. Il reporta son regard sur les étiquettes.

— Comment un ancien de la guerre des Vingt Lunes, aussi brave et courageux qu'il ait été, et dont ceci n'est pas l'échoppe, pourrait-il m'être d'une quelconque utilité, quand bien même il est médecin ?

Il avait débité ces paroles stupéfiantes d'une voix monocorde, comme lasse. Cependant j'avais eu un mouvement de recul, méfiant, et à une lueur dans son œil gris, je vis qu'il appréciait son petit effet. Je l'examinai plus attentivement, en vain.

— Nous connaissons-nous, messire ? fis-je prudemment.

Il haussa les épaules, ne pouvant dissimuler un petit sourire de satisfaction.

— Pas le moins du monde ! jeta-t-il.

Et il s'éloigna de quelques pas, se penchant sur une table où s'alignaient des herbes séchées. Je le suivis.

— Dans ce cas, insistai-je, puis-je savoir comment vous avez connaissance de tout ceci ?

— Tout ceci ? releva-t-il en tournant à nouveau son regard perçant vers moi. Ce n'est que fort peu de chose ! J'ajouterai néanmoins que vous êtes né dans la région de Nensk, plus importante cité naine des montagnes Oulanes, que vous devez être un rude guerrier et que vous avez été marié, mais que cette union appartient au passé. Est-ce que je me trompe ?

Je ne pus retenir un grondement de colère. Cet homme étrange m'échauffait sérieusement les oreilles avec ses affirmations péremptoires et trop vraies.

— Qui êtes-vous ? lançai-je d'une voix rauque, les poings serrés malgré moi. Que voulez-vous ?

Il leva les mains en signe d'apaisement et je notai malgré moi qu'elles étaient à la fois délicates et abîmées par le travail. Un sourire flottait sur ses lèvres.

— On dirait que j'ai vu juste, n'est-ce pas ? fit-il doucement. Je vous prie de m'excuser, je me suis tellement pris au jeu que j'en ai oublié que cela pouvait vous blesser. Ce n'était pas du tout mon intention.

— J'ignore quelles sont vos intentions, messire, répliquai-je d'une voix menaçante, mais vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir expliqué comment vous savez tout cela.

J'avais déjà la main sur la garde de la petite dague qui ne quittait jamais ma ceinture. Il me déplaisait profondément qu'un homme en sache autant sur moi dans cette cité où nul ne pouvait me connaître et où j'étais venu précisément chercher l'anonymat. Mon geste ne parut pas lui faire peur et je devinai qu'il devait parfaitement maîtriser le maniement de la rapière qui pendait à son côté. Cependant, il n'affichait nulle intention agressive.

— Du calme, maître nain, dit-il d'une voix froide et tranquille, du calme. Vous voulez une explication ? Vous allez l'avoir, bien sûr. Comment est-ce que je sais tout ceci ? C'est fort simple, uniquement en vous regardant, ou plutôt en vous observant. Votre barbe est tressée d'une façon toute particulière et j'ai suffisamment de connaissances sur la culture naine pour savoir que ce sont les nains de la région de Nensk qui agrémentent ainsi cet attribut de leur race. Quant au fait que vous avez été soldat, cela se lit dans vos cicatrices. Elles sont plutôt récentes et j'en déduis donc que vous avez pris part à la guerre des Vingt Lunes. À cela s'ajoute le fait que la cicatrice sur votre front est plus ancienne que celle qui est sur le dos de votre main. Or la blessure qui a laissé

une telle marque a dû être extrêmement sérieuse et pour que vous ayez repris part aux combats après cela vous devez être un rude guerrier, d'autant plus si vous avez été téméraire au point d'être blessé à nouveau. Votre ancien mariage, maintenant. Les nains ont pour habitude d'échanger des anneaux lorsqu'ils prennent un époux ou une épouse. Vos mains sont encore très bronzées de tout le temps que vous avez passé dehors pendant la guerre. Cependant je peux noter une petite trace plus claire sur votre majeur droit. Comme les nains ne portent à ce doigt que leurs alliances, le rapprochement n'a pas été difficile. Et puisque l'anneau ne se trouve plus à sa place, j'en ai conclu que le mariage ne devait plus être valide pour une raison ou pour une autre. Enfin, il y a le fait que vous soyez médecin. Cela, je l'avoue, repose moins sur des faits que sur une forme d'intuition. Cependant, vous avez un maintien particulier, une certaine attitude qui témoignent d'une bonne éducation. Le ton légèrement protecteur que vous avez adopté en vous adressant à moi laisse entrevoir que vous avez l'habitude de fréquenter des gens dans une certaine détresse et le livre que vous lisiez à mon arrivée porte sur les différences de constitution physique entre les races, sujet qui ne pourrait guère intéresser le profane. Il n'y a donc plus de mystère, messire, voilà comment j'ai su tout ce que je vous ai dit.

Je n'en revenais pas.

— Et le fait que ce ne soit pas mon échoppe ?
rappelai-je.

Il eut un sourire amusé.

— Eh bien il se trouve que je viens régulièrement ici me fournir en ingrédients pour mes expériences et il y a une semaine, vous vous trouviez dans l'arrière-boutique avec le digne propriétaire de cette maison dont je suppose qu'il doit être un de vos amis. Comme il est peu probable qu'il soit mort entre-temps, l'échoppe doit

toujours lui appartenir et j'imagine que vous lui prêtez assistance un moment.

Je secouai la tête, profondément impressionné.

— Extraordinaire ! m'exclamai-je. Simplement extraordinaire !

Il dédaigna mon admiration d'un geste, mais à une légère rougeur qui naquit sur ses joues blêmes, je vis tout de même qu'il la savourait à sa juste mesure.

— Élémentaire, mon cher, fit-il d'un ton détaché. Élémentaire.

Et il reprit son inspection des marchandises étalées partout.

— Ma foi, messire, remarquai-je, vous avez là un drôle de talent ! Vous avez les yeux plus perçants que les elfes eux-mêmes !

— Ce n'est qu'une question d'exercice..., répondit-il distraitement.

Comme il ne semblait pas décidé à poursuivre la conversation, je m'apprêtai à retourner à mon tabouret lorsque je me souvins de la raison qui m'avait fait le quitter.

— Donc vous n'avez pas besoin d'aide ? demandai-je comme il semblait à nouveau plongé dans l'hésitation.

Il haussa les épaules.

— Comme je vous l'ai dit, répliqua-t-il, je ne vois pas comment vous pourriez m'aider, à moins de connaître quelqu'un qui cherche un logement dans le quartier.

Il prit soudain deux fioles d'huile, quatre savons aux herbes, mais également des produits plus dangereux, notamment trois ou quatre sortes de poisons. Il déposa le tout sur le comptoir et me fit signe qu'il voulait régler. J'étais tout à la fois surpris et très intéressé par sa réponse plutôt incongrue. Je le rejoignis et commençai à emballer ses produits tout en réfléchissant. Que me coûterait après tout de tenter ma chance ?

— Il se trouve, avançai-je prudemment en rédigeant la facture, que je cherche justement un appartement dans le quartier.

Je levai les yeux vers lui. Il paraissait agréablement surpris.

— Vrai ? lança-t-il. Mais vous m'intéressez prodigieusement ! Figurez-vous que j'ai trouvé une maison à louer à quatre rues d'ici ! Elle possède deux chambres, un salon, une cuisine, une soupente pour une servante, que j'ai déjà engagée, ainsi qu'un atelier pour mes expériences et... ma foi, oui, et une sorte de petit bureau au rez-de-chaussée qui pourrait parfaitement vous servir de cabinet de consultation si vous envisagez de reprendre votre activité professionnelle ! Le loyer n'est pas réellement cher, mais trop élevé pour ma seule bourse ! Je commençais à craindre de devoir y renoncer, mais si nous pouvions nous entendre, ce serait parfait !

Il semblait si content, se départant soudain de sa froide et hautaine distance, qu'il m'arracha un sourire.

— Vous êtes certain que partager le toit d'un nain ne vous poserait pas de problème ? fis-je doucement.

Il fronça les sourcils.

— Allons ! Ai-je l'air si étroit d'esprit ? répliqua-t-il sur un ton de reproche. Sachez que je n'accorde de supériorité à aucune race !

Cette réponse me plut et je commençai à éprouver un certain intérêt pour cet homme curieux.

— En revanche, ajouta-t-il avec un petit rire, il se peut que vous trouviez ma compagnie quelque peu... fatigante ! Je confesse vivre dans le plus grand désordre, à des heures qui ne sont pas celles de tout le monde, et pratiquer des activités qui peuvent parfois se révéler bruyantes ! Mais si vous me permettez de conserver cette maison, je vous promets de faire des efforts pour être vivable !

Je joignis mon rire au sien.

— Ma foi, je ne suis pas moi-même exempt de défauts, répondis-je. Je n'aime guère la visite, j'ai des goûts culinaires très exigeants et il m'arrive de sortir à des heures plutôt indues ! En outre, je peux parfois être de fort méchante humeur et il ne vaut mieux pas m'adresser la parole dans ces moments-là !

— C'est parfait ! s'écria-t-il. Je ne suis pas moi-même d'un naturel très causant, même si vous me voyez aujourd'hui dans un bon jour !

— Eh bien, conclus-je, dites-moi quel est le montant de ce loyer et s'il est intéressant, je viendrai visiter la maison dès que mon ami m'aura libéré de mon service, et je vous donnerai ma décision sur-le-champ.

Il ne se fit pas prier et j'appris qu'en effet le loyer était très avantageux et qu'il serait dommage de laisser passer l'occasion. Nous convînmes d'un rendez-vous deux jours plus tard et ma nouvelle connaissance quitta la boutique, non sans s'être présenté sous le nom de Listak et m'avoir chaleureusement salué. J'étais très satisfait de la tournure qu'avaient pris les événements et avais déjà hâte de visiter la maison et de voir si mes espérances se concrétiseraient.

Le lendemain soir, Finœil rentra avec des sacs pleins de plantes qu'il mit aussitôt à sécher dans son grenier ou à macérer dans sa cave. Je lui prêtai assistance et nous travaillâmes un moment en silence, avant de nous retrouver autour d'un bon dîner. Je profitai de l'occasion pour lui parler de ma nouvelle connaissance. À ma grande surprise, mon ami fronça les sourcils.

— Je ne voudrais pas te décourager, Evrahl, fit-il avec circonspection, mais es-tu sûr de savoir ce que tu fais ?

— Ma foi, cet homme a l'air plutôt honnête, qu'aurais-je à craindre ? répondis-je.

Finœil grimaça, ce qui pour un elfe signifie qu'il ternit une fraction de seconde la beauté de son visage d'une expression presque humaine.

— Sans doute, admit-il. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui en tant que client, mais il est tout de même étrange. Et ses yeux voient trop de choses à mon goût. Nous avons besoin de discrétion et j'ai l'impression qu'avec des yeux pareils, il ne lui faudrait pas plus d'un cycle pour connaître tous nos secrets...

Je mis un moment à répondre. Finœil n'avait pas tout à fait tort, mais j'avais déjà envisagé cet aspect des choses et j'en avais conclu que j'étais tout aussi capable de dissimulation que cet homme d'observation. En outre l'étude d'un caractère si peu commun m'empêcherait de m'adonner trop longuement à ces promenades dans le labyrinthe de mes souvenirs, errances qui devenaient de plus en plus fréquentes depuis que je n'avais plus la guerre pour me distraire. Je commençais à avoir peur, véritablement peur, de me perdre et la moindre distraction me semblait la bienvenue. De toute manière, Listak avait beau être doué, il ne pouvait pas, jusqu'à preuve du contraire, lire dans les pensées et cette sécurité me suffisait. J'exposai mon point de vue à Finœil et il n'eut pas d'autre choix que d'acquiescer, même si je pouvais sentir que ses réticences étaient loin d'être vaincues. Notre conversation dériva alors vers d'autres sujets découlant des nouvelles dispositions qu'il nous faudrait prendre suite à mon déménagement. Puis nous nous séparâmes et j'allai me coucher, presque impatient d'être au lendemain.

Et ainsi le 14 dorelune, je me présentai à l'adresse que Listak m'avait donnée, dans le quartier de la Lune Rousse, à quelques rues de chez Finœil et tout près du quartier des Lunes Jumelles. De l'extérieur, la maison

ne semblait pas très grande, mais assez cossue, ancienne mais en bon état. Les murs étaient en bonne pierre de Nensk et le toit couvert d'ardoises qui provenaient de la même région. Cela me fit plaisir et me rendit tout à la fois mélancolique. Les volets du rez-de-chaussée étaient fermés et je ne pus jeter un œil à l'intérieur. Je gravis quelques marches et me retrouvai sur un petit perron, devant une massive porte de chêne. Un écriteau pendu à la poignée indiquait qu'on recherchait un colocataire et le message était rédigé dans quasiment toutes les langues qui s'écrivaient à travers l'ensemble des Territoires Magiques. Cela me confirma, comme je l'avais déjà supposé, que mon futur compagnon était très certainement un érudit et ne fit que renforcer ma motivation de m'entendre avec lui. Je saisis le heurtoir en forme de dragon et frappai quelques coups résolus.

Comme au bout de quelques secondes aucun bruit ne me parvenait de l'intérieur, je frappai encore, gagné par une certaine impatience. Mais à nouveau, je n'eus aucune réponse. Je tirai ma montre de mon gilet et vérifiai, mais j'étais bien à l'heure. Ne sachant trop si je devais être vexé ou inquiet, je cherchai un moyen de faire le tour de la maison. La petite bâtisse était encadrée par deux autres maisons, dont l'échoppe d'un boulanger d'où s'échappait une odeur délicieuse. Une petite ruelle sur le côté de la boutique, sans doute destinée aux livraisons de marchandises, permettait de passer à l'arrière. Je m'y engageai avec circonspection.

J'avais l'impression de me retrouver dans un tunnel tant la ruelle était étroite, écrasée par les maisons, son sol de terre battue humide et sale. Je laissai l'activité de la rue derrière moi, me demandant où j'allais tomber. J'éprouvais une appréhension que je ne comprenais pas et portai malgré moi la main à ma dague, ayant la sensation de me diriger vers quelque guet-apens. Cependant aucun

soldat ne surgit brusquement de l'obscurité et j'atteignis sans encombre une petite cour intérieure qui reliait la boulangerie et ma future demeure.

Je découvris alors qu'un atelier aux parois de verre salies avait été adjoint, quelques années auparavant, à l'arrière de la maison, presque semblable aux serres des Roserinis, les grandes plaques de verre provenant sans aucun doute des Grandes Verreries de Roseraie. Les carreaux étaient si crasseux qu'il était impossible de voir à l'intérieur. Cependant une petite lucarne était ouverte sur le côté et la porte de bois était entrebâillée. Me souvenant que Listak avait évoqué un atelier dans lequel il travaillait, je supposai qu'il y avait de fortes chances pour que je le trouve là.

Je me faufilai entre quelques caisses fermées par des clous qui encombraient la petite cour. Comme je m'arrêtais devant le panneau de bois, je jetai un regard circulaire autour de moi et m'aperçus qu'une femme, probablement l'épouse du boulanger, m'observait à la fenêtre de la maison voisine. Je lui fis un signe poli, mais elle disparut aussitôt à l'intérieur. Ne cherchant pas à comprendre, je frappai quelques coups discrets.

Mais j'eus beau me pencher vers la porte, je ne perçus à nouveau aucune réponse. Haussant les épaules, je saisis la poignée et ouvris. Il régnait à l'intérieur un tel bric-à-brac que je demeurai sur le seuil, n'osant avancer. C'était comme si on avait rempli la petite pièce jusqu'à ce qu'elle ne puisse définitivement plus rien contenir. Dans un coin c'était des rouages, des cordes, des morceaux de métal aux formes étranges, dans un autre des piles de livres poussiéreux et abîmés comme s'ils avaient été lus et relus, entourant un fauteuil décrépi, un poêle en fer et un petit guéridon. Dans un autre coin encore, il y avait tout un assortiment de plantes, en pot, séchées, baignant dans des liquides vaseux, posées sur

une table branlante, dessous, autour, dans le moindre espace disponible. Et plus loin encore une partie du sol avait été dégagée pour former une sorte de creuset où des braises paraissaient être soigneusement entretenues. Juste à côté de cette installation étrange, se trouvait une seconde table, ployant, elle, sous les tubes, les cornues, les fioles, les livres, et tout un ensemble de matières étranges et indéfinissables. Et penché sur cet attirail d'alchimiste se tenait Listak, si totalement absorbé dans le mélange qu'il était en train d'effectuer qu'il n'avait même pas tourné la tête vers moi.

Je toussotai poliment, mais cela ne fut pas de la moindre efficacité et je dus me résoudre à traverser tout ce désordre pour arriver jusqu'à lui. Mal à l'aise, je me déplaçai avec la plus grande prudence, persuadé que le moment ne tarderait pas où un mouvement maladroit de ma part provoquerait un gigantesque fracas. Pourtant, je parvins jusqu'au foyer sans encombre et pus me féliciter intérieurement de ce petit exploit. Ce ne fut que lorsque je m'appuyai sur sa table d'alchimie et donc que ma main entra dans son champ de vision que Listak leva enfin les yeux vers moi. Mais ce ne fut que pour un regard extrêmement bref et il revint aussitôt à sa composition.

Cependant, au moment où j'allais lui témoigner mon étonnement face à une telle attitude, il prit soudain la parole d'une voix sèche et concentrée.

— Evrahl, vous tombez à pic, fit-il entre ses dents. Prenez la pince qui se trouve à votre gauche et attrapez la petite fiole qui repose dans les braises. Quand ce sera fait, vous en verserez le contenu dans cette coupe.

Et il n'ajouta pas un mot. J'étais stupéfait, mais quelque chose dans sa manière de parler m'empêcha de répliquer. Ainsi lui obéis-je aussi rapidement que je pus. Je pris la pince, attrapai la fiole et en versai tant bien que mal le contenu dans le récipient qu'il m'avait

désigné. Pendant que j'effectuai cette délicate opération, il préparait un autre mélange avec un soin quasi maniaque. Puis il me fit signe de m'écarter et entreprit de faire se rencontrer les deux mixtures. Je ne sais à quoi il s'attendait, mais sa figure s'allongea lorsqu'il vit qu'il ne se passait rien. Il reposa brusquement la corne qu'il tenait et gagna le fauteuil en quelques pas. Il s'y assit, ramenant ses jambes sous lui, sortit une longue pipe d'une de ses vastes poches et se mit à fumer furieusement, visiblement plongé dans ses pensées, marmonnant parfois d'incompréhensibles paroles.

J'étais éberlué, tout à la fois paralysé et gagné par une irrépressible envie de rire. C'était bien la première fois que j'avais affaire à un comportement aussi étrange! Je finis par me ressaisir, reposai la pince que je tenais toujours, et le rejoignis, me plantant devant lui. Son regard me traversa comme si j'étais transparent.

— Listak ! m'écriai-je.

Il sursauta vaguement, ses paupières papillonnèrent et j'eus l'impression que ses yeux gris retrouvaient leur acuité. Il me dévisagea comme s'il me voyait pour la première fois. Et soudain il se leva, comme mû par un ressort.

— Evrahl ! s'exclama-t-il. Mais vous êtes en avance, non ?

Il tira de sa poche une montre en argent noir et y jeta un coup d'œil distrait. Je notai malgré moi qu'un accessoire aussi précieux était un peu étrange chez un homme qui prétendait avoir du mal à payer seul le loyer d'une maison somme toute relativement petite. Cependant, il haussa les épaules.

— Je suis navré, ajouta-t-il, j'étais tellement pris dans mon expérience que je n'ai pas vu le temps passer.

— Et moi je suis navré que cette expérience n'ait pas porté ses fruits, répliquai-je malicieusement.

Il ne m'accorda pas l'aumône d'un sourire et son visage s'assombrit davantage.

— Et non, grommela-t-il. Par tous les dieux, encore un échec ! Pourtant je suis sûr que...

Il s'interrompit brusquement. Mais en voyant ses yeux redevenir flous, j'intervins aussitôt.

— Alors ? Toujours à la recherche d'un colocataire ? Il revint lentement à la réalité.

— Certainement, murmura-t-il comme s'il avait du mal à se débarrasser de ses précédentes pensées.

Il sembla se forcer à se secouer.

— Je vous fais visiter ?

J'acquiesçai vivement. J'étais plus impatient que jamais de savoir si j'allais ou non accepter la proposition de cet homme curieux. Nous quittâmes l'atelier par une porte qui communiquait avec la maison et nous retrouvâmes dans une sorte de petit cellier, relativement vide pour le moment. Nous passâmes ensuite dans une cuisine propre où l'on sentait déjà la marque d'une main féminine. Une nouvelle porte nous conduisit dans un couloir étroit et assez sombre, avec à un bout la grosse porte de chêne qui donnait sur la rue et en face un escalier qui montait aux chambres. Le rez-de-chaussée présentait également un salon muni d'une grande et belle cheminée, au sol couvert de tapis élégants, aux fenêtres garnies de rideaux, à la table et au guéridon décorés de nappes, tandis que les fauteuils avaient été réparés et drapés de tissus neufs. Il y avait également quelques bouquets de fleurs de saison disséminés çà et là, répandant une odeur agréable, et Listak m'expliqua que tous ces agréments étaient dus à la bonne volonté d'Amhiel, la jeune femme qu'il avait engagée pour s'occuper de notre confort. Puis il me fit visiter ce qui pouvait devenir mon cabinet de consultation, un second salon, plus petit que le premier, mais également plus clair et possédant curieusement

sa propre porte sur la rue. L'endroit était effectivement parfait et je n'aurais eu tout au plus que quelques meubles à acheter pour le rendre tout à fait présentable. Nous montâmes ensuite à l'étage.

Je ne jetai qu'un bref coup d'œil dans la chambre de Listak, mais cela me suffit à voir qu'elle présentait le même désordre pathologique que son atelier. En revanche la chambre qu'il me destinait avait été nettoyée et rangée depuis peu. Elle était un peu plus petite que la sienne, mais plus claire et plus agréable car éloignée du brouhaha de la rue. Là encore Amhiel avait fait des merveilles et je fus séduit. Il ne restait plus que le dernier étage à visiter, mais Listak m'informa qu'il s'agissait de la chambre de la jeune femme et qu'elle avait expressément demandé à son employeur que cet espace lui soit totalement réservé. Naturellement, je m'inclinai devant cette volonté bien compréhensible et ne cachai pas à Listak mon respect, les employeurs qui acceptaient ce genre de conditions étant plutôt rares. Il accueillit le compliment avec un haussement d'épaules flegmatique et nous regagnâmes le salon.

Listak m'expliqua qu'Amhiel était sortie visiter quelque parent et il me laissa, le temps de nous chercher à boire. Il revint avec une bière pour moi et un grand verre de vin pour lui. Nous trinquâmes, puis bûmes un moment en silence. Il ralluma sa longue pipe en bois noir à l'aide d'un briquet dont la forme me parut un peu étrange, puis posa ses yeux gris perçants sur moi, fumant silencieusement. Pour lui montrer que cet examen ne me mettait nullement mal à l'aise, j'allumai tranquillement ma propre pipe et soutins son regard. Il s'était légèrement penché vers moi pendant son observation. Soudain un sourire glissa sur ses lèvres et il se laissa aller au fond du fauteuil avec un petit soupir.

— Alors, mon ami, lança-t-il, intéressé ou non ?

Je pris le temps de boire une gorgée de bière avant de répondre. J'avais la sensation étrange qu'il y avait du défi dans sa question, mais je n'en laissai rien paraître. Je finis par acquiescer.

— Très intéressé, répondis-je laconiquement.

Il sourit encore, coinça sa pipe entre ses dents et joignit le bout de ses doigts dans un geste qui semblait lui être familier.

— Dans ce cas, c'est parfait, fit-il. Quand voulez-vous vous installer ?

— Ma foi, dès demain si cela est possible, répliquai-je.

Il hocha la tête.

— Parfait également. Je verrai la chose avec notre propriétaire, ne vous inquiétez de rien. Il s'agit d'un obscur secrétaire du roi qui a dans l'idée que placer son argent dans des maisons peut être rentable, ce qui prouve que tous les secrétaires du roi ne sont pas aussi stupides que le dit leur réputation, et ceci, ce n'est pas plus mal pour la réputation du roi lui-même, n'est-ce pas ?

J'eus un mouvement de méfiance intérieur. Cherchait-il à vérifier mon attachement à la couronne ? J'acquiesçai avec un sourire tout à la fois plein de reproche et d'amusement.

— La réputation de Sa Majesté est sans tache et il ne peut en être autrement, répliquai-je.

Un sourire indéfinissable passa sur ses lèvres blêmes et il ne répondit pas. Nous bavardâmes encore un moment à propos de détails pratiques, puis je le laissai retourner à son expérience et rentrai chez Finœil pour préparer mon déménagement.

2

J'emménageai avec Listak le 15 dorelune de l'année 1882, et cette date reste comme une des plus marquantes de mon existence. Il me semble même me souvenir que lorsque je franchis le seuil de cette maison qui était désormais en partie la mienne, j'eus le pressentiment que ma vie arrivait à un tournant. C'était plus que vrai. Mais avant d'aller plus loin dans mon récit, il faut que je présente davantage mon colocataire.

J'ai laissé entendre plus haut que Listak était humain, mais en réalité ce n'était que très partiellement le cas. Il avait la stature d'un humain, étant plus grand que les elfes, mais tout de même plus petit que les lunaires, il en avait également la tendance aux brutales sautes d'humeur, mais la ressemblance s'arrêtait là. Sa démarche était dépourvue de la lourdeur qui encombre celle des hommes et il était beaucoup plus mince que la plupart d'entre eux. Il avait la souplesse féline des elfes et ses mouvements étaient toujours vifs et précis comme des traits d'arbalète, sauf dans les moments les plus noirs de ses humeurs où il devenait alors plus languissant qu'une favorite royale.

Lorsqu'il avait affaire à des inconnus, il attachait toujours ses longs cheveux noirs de manière à cacher ses

oreilles, ne les laissant visibles que lorsque nous étions seuls. Cela tenait au fait qu'ayant toutes les apparences d'un humain, il préférait se faire passer pour tel et ne pas dévoiler que ses organes auditifs étaient aussi effilés, et presque aussi efficaces d'ailleurs, que ceux des lunaires. Comme chacun sait, les lunaires ont les oreilles plus longues encore que les elfes, les fils de la nuit étant aveugles et se servant essentiellement de leur audition pour se repérer.

Son visage semblait avoir été taillé à coups de serpe, traits anguleux, joues creusées, menton volontaire, yeux légèrement enfoncés, front immense, mais n'était pas malgré tout dépourvu d'une certaine grâce et pouvait même se faire très agréable lorsqu'il le voulait bien. Il était par ailleurs très pâle, autre caractéristique empruntée aux lunaires, et aux premiers temps de notre vie commune, je crus plusieurs fois qu'il était malade tant son teint pouvait se faire blême, particulièrement lorsque quelque chose le préoccupait.

Ses sourcils noirs tranchaient presque brutalement sur sa peau si claire, mais on les oubliait bien vite au profit de ses yeux gris si captivants et si changeants. Avec une étonnante rapidité, son regard pouvait passer de la concentration la plus absolue à la langueur la plus totale, à la moquerie, au rire, à la mélancolie... Cependant, ce regard, qui dévoilait bien davantage que le reste de son visage ce qu'il ressentait, pouvait également se faire totalement indéchiffrable, comme la surface d'un lac dont les profondeurs demeurent invisibles.

Ainsi Listak avait des origines relativement variées, ce qui, sans être inédit, était tout de même relativement rare à l'époque. Et il répugnait tant à parler de lui-même que ce ne fut que bien plus tard que j'appris que sa mère avait été pour moitié humaine et pour moitié elfique tandis que son père appartenait à la race des lunaires. Je

n'en sus guère davantage à leur propos, le sujet semblant lui être très pénible pour des raisons qui me demeurèrent longtemps inconnues.

Comme il me l'avait laissé entendre, Listak n'avait pas les mêmes habitudes que le commun des Lunargentins. En réalité, sans doute à cause de ses origines, il semblait avoir une préférence très nette pour les heures nocturnes, si bien que sa journée commençait quand la mienne s'achevait et inversement. Nous prenions donc notre petit déjeuner ensemble, puis il allait se coucher, dormait jusqu'en milieu d'après-midi, retournait à ses travaux, dînait avec moi, me tenait parfois compagnie jusqu'à ce que je me retire, puis il regagnait son atelier pour le reste de la nuit.

Au tout début de notre cohabitation, il parut faire des efforts pendant les moments où nous nous trouvions ensemble et se montra dans l'ensemble plutôt agréable, bavardant de choses et d'autres, m'interrogeant sur mon travail, qui marchait bien au-delà de mes espérances, me parlant vaguement de ses travaux qui demeureraient assez obscurs pour moi. Puis son comportement se dégrada peu à peu et il sembla revenir à ce qui devait constituer ses attitudes habituelles. Non pas qu'il fût réellement désagréable avec moi, mais il s'enfermait souvent dans des silences pesants, des ombres défilant sur son front si pâle, dont il ne sortait que pour houspiller la pauvre Amhiel qui n'avait d'autre recours que de s'enfuir. Dans d'autres moments, son regard devenait si vague que je le soupçonnais fortement d'utiliser quelques-unes des plantes de son atelier à d'autres fins qu'expérimentales. J'eus le malheur de lui en faire la réflexion et il ne m'adressa pas la parole durant toute une soirée.

Cependant, il ne plongeait dans ces humeurs sombres que lorsqu'il demeurait inactif, comme s'il ne supportait pas de ne rien faire. S'il était occupé

avec quelque composition d'alchimie fort complexe et incompréhensible, ou avec le dessin des plans d'une machine invraisemblable, ou encore avec le projet de création d'une plante aux propriétés résolument nouvelles, il devenait le plus charmant des camarades et paradoxalement semblait avoir l'esprit très léger. Plus le problème était ardu, plus les difficultés paraissaient insurmontables, plus le défi était grand et plus il était heureux. En revanche si son inventivité lui faisait défaut à peine quelques heures, si pendant quelques instants il ne savait plus vers quoi tourner ses incroyables facultés mentales, il plongeait dans la plus noire dépression, ne sortant de sa léthargie que lorsqu'une nouvelle idée géniale le traversait soudain.

J'avoue que je n'avais alors qu'une perspective très vague des études qu'il menait et des orientations que prenaient ses réflexions bouillonnantes. Il me semblait l'avoir brièvement entendu évoquer une arme révolutionnaire qu'il était en train de mettre au point dans sa totalité, du procédé à l'instrument comme il disait, mais en dehors de cela je ne savais absolument pas ce qu'il faisait pendant toutes les heures qu'il passait dans son atelier. J'aurais pu aller y jeter un œil à n'importe quel moment car il n'en défendait pas explicitement l'accès, mais je sentais qu'il aurait très mal pris la chose malgré tout. Ainsi la plupart de ses occupations me demeuraient-elles relativement étrangères.

En dehors de ses mystérieuses recherches qui à elles seules portaient sur un vaste ensemble de domaines, il ne semblait pas avoir beaucoup de centres d'intérêt. Même s'il sortait quelques fois dans la nuit, il ne me disait jamais où il allait. Aucun ami ou parent ne venait lui rendre visite et il ne voyait finalement presque personne en dehors d'Amhiel, moi-même et les quelques commerçants chez qui il achetait les produits nécessaires